



folio
POLICIER

NOAH HAWLEY

THRILLER

Avant la chute

FOLIO POLICIER

Noah Hawley

Avant la chute

*Traduit de l'américain
par Antoine Chainas*

Gallimard

Titre original :
BEFORE THE FALL

© Noah Hawley, 2016.
© Éditions Gallimard, 2018, pour la traduction française.

*Couverture : D'après photos © Mohamad Itani / Arcangel
(détail).*

Né en 1967, Noah Hawley est un romancier, scénariste, producteur et réalisateur américain. Il rencontre le succès d'abord avec *Bones*, puis avec l'adaptation de *Fargo*, dont il est le créateur et qui a remporté le Golden Globe de la meilleure série. Il développe actuellement son premier long-métrage ainsi que la série *Legion* pour le studio Marvel.

Pour Kyle

L'avion privé patiente sur la piste d'atterrissage de l'île de Vineyard, lieu de villégiature de la jet-set. L'escalier avant est déployé. Il s'agit d'un Osprey 700SL à neuf places, construit en 2001 à Wichita, dans le Kansas. Difficile de déterminer son appartenance avec certitude. Sur les papiers officiels, on peut lire le nom d'une holding allemande suivi d'une adresse mail basée dans les îles Caïman, mais le logo ornant le fuselage indique GullWing Air. Le commandant de bord, James Melody, est anglais. Le copilote, Charlie Busch, vient d'Odessa, Texas. L'hôtesse de l'air, Emma Lightner, est née de l'union d'un pilote de l'armée de l'air et de sa jeune épouse à Mannheim, en Allemagne. La famille a emménagé à San Diego quand Emma avait neuf ans.

Chacun a suivi sa propre route, fait ses propres choix. Comment deux personnes se croisent à un moment précis, en un endroit donné, cela relève du mystère. Nous empruntons l'ascenseur avec une dizaine d'inconnus, nous prenons le bus, nous attendons notre tour pour aller aux toilettes... les occasions ne manquent pas. Essayer de prédire notre tra-

jectoire et les gens que l'on rencontrera serait peine perdue.

Par le sas avant, on distingue la lueur tamisée d'une lampe halogène. Rien à voir avec la lumière crue des vols commerciaux. Dans deux semaines, Scott Burroughs accordera une interview au *New York Magazine*. Il déclarera que, pour son premier voyage en avion privé, la chose la plus étonnante n'était pas l'espace détente ou le bar fort bien approvisionné, mais l'impression de familiarité. Comme si, au-delà d'un certain seuil de revenu, les vols n'étaient qu'une manière différente de rester chez soi.

La nuit est douce à Vineyard. Trente degrés, léger vent en provenance du sud-ouest. Le départ reste prévu pour 22 heures. Depuis trois heures, un épais brouillard se forme le long de la côte. De blancs tentacules serpentent lentement sur le tarmac illuminé.

La famille Bateman, isolée dans son Range Rover, arrive en premier. Celle-ci comprend le père, David, la mère, Maggie, ainsi que leurs deux enfants, Rachel et JJ. Maggie et les enfants ont passé presque tout le mois d'août sur l'île. David prend l'avion chaque week-end pour les rejoindre. Il aimerait dégager plus de temps, mais c'est impossible. Il travaille pour l'industrie du divertissement, que les gens du sérail appellent plutôt journal télévisé. Un cirque romain, une arène où s'affrontent informations et opinions.

David est un homme de grande taille qui possède une voix sonore assez intimidante. Ses interlocuteurs sont souvent surpris par l'envergure de ses mains. Son fils, JJ, s'est endormi dans la voiture. Tandis que le reste de la famille se dirige vers l'Ospry, David se penche dans l'habitacle et soulève l'enfant d'un seul

bras, en douceur. Les traits détendus, JJ enlace son père sans s'éveiller. David sent le souffle de sa respiration au creux de son cou, il frissonne. Sous sa paume, il y a le contact osseux de la hanche, et à son flanc, celui des jambes qui ballottent. JJ est âgé de quatre ans : suffisamment vieux pour savoir que les gens meurent, mais trop jeune encore pour concevoir sa propre disparition. David et Maggie le surnomment Monsieur Non-Stop en raison de son agitation incessante. Quand il avait trois ans, JJ s'exprimait principalement à l'aide de rugissements de dinosaures. Maintenant, il interrompt systématiquement les conversations, questionne chaque mot avec une obstination farouche, jusqu'à ce qu'on lui réponde ou qu'on lui ordonne de se taire.

David referme la portière du 4 × 4 avec le pied. Le poids de son fils le déséquilibre légèrement. De sa main libre, il tient un portable contre l'oreille et parle d'une voix calme pour ne pas troubler le sommeil de l'enfant. « Dis-lui que s'il révèle un mot de cette histoire, il récoltera un tel déluge de poursuites que même l'arche de Noé ne pourra pas le sauver. »

À cinquante-six ans, David s'est empâté. Une couche de graisse enrobe son abdomen à la façon d'un gilet pare-balles. Il possède une mâchoire carrée et une chevelure abondante. Dans les années 90, il s'est bâti une solide réputation de directeur de campagne : des gouverneurs, des sénateurs et un président réélu ont bénéficié de ses services. Il a cependant abandonné cette carrière en 2000 pour prendre la tête d'une boîte de conseil sur K Street, l'avenue des lobbyistes à Washington. Deux ans plus tard, un milliardaire vieillissant l'a contacté pour monter une

chaîne d'informations en continu. Treize ans et treize milliards plus tard, David a ses bureaux munis de vitrages blindés au dernier étage du siège et emprunte un jet privé pour ses déplacements.

Il ne voit pas assez ses enfants, David et Maggie sont bien d'accord là-dessus. Il n'est pas rare qu'ils se disputent à ce propos ou, pour être plus exact, que Maggie évoque le sujet, et qu'il réplique alors qu'au fond il pense qu'elle a raison. Deux personnes qui se querellent pour des peccadilles, n'est-ce pas l'essence du mariage ?

Une rafale de vent balaye la piste. David jette un coup d'œil à sa femme et sourit, manière de dire : *Je sais que je suis encore au téléphone pour le boulot, mais ne m'embête pas avec ça.* Manière de dire : *Ce qui compte, c'est que je sois là. C'est que nous soyons tous là.*

Ce sourire est un sourire d'excuse. Pourtant, il n'est pas dépourvu d'une certaine rudesse.

Maggie sourit à son tour, mais son expression a quelque chose de mécanique, de triste. Elle a de plus en plus de mal à contrôler les reproches qu'elle pourrait lui adresser. Ils sont mariés depuis moins d'une décennie. Elle a trente-six ans, un passé d'institutrice en CP. Le genre de femme sur laquelle fantasmaient les enfants avant même de savoir ce que fantasmer signifie. Sa poitrine ensorcelait les petits comme les grands. Les élèves l'appelaient Miss Maggie. Ils aimaient sa joie de vivre, sa douceur. Elle arrivait tous les matins à 6 heures pour préparer sa classe, repartait tard le soir après avoir rempli les bilans de compétences et préparé les cours du lendemain. Miss Maggie avait vingt-six ans. Elle venait de Piedmont,

en Californie, et elle adorait enseigner. Elle était la première adulte à prendre au sérieux ces bouts de chou de trois ans, à les écouter et à les aider à grandir.

Le destin avait pour ainsi dire réuni Maggie et David dans la salle de réception du Waldorf Astoria un jeudi soir, au début du printemps 2005. Maggie était venue avec une amie pour assister à une soirée guindée organisée en faveur d'un programme d'éducation. David faisait partie des organisateurs. Elle incarnait la séduisante roturière en robe à fleurs avec des traces de doigts bleues sur les genoux, tandis que lui, David, en imposait dans le style requin charmeur en costume trois pièces. Elle n'était ni la plus jeune ni la plus jolie des créatures présentes à cet événement, mais c'était la seule à avoir des craies dans son sac à main, la seule à savoir construire un volcan en papier mâché et la seule à pouvoir porter un haut-de-forme du Chat chapeauté sur son lieu de travail, le jour de l'anniversaire du célèbre écrivain pour enfants, Theodor Seuss. En d'autres termes, elle représentait tout ce que David désirait chez une femme. Il s'était excusé auprès de ses invités, et avait entamé les travaux d'approche, un sourire radieux aux lèvres.

Avec le recul, elle estimait qu'elle n'avait jamais eu aucune chance de lui échapper. Dix ans plus tard, la voilà avec deux enfants et une maison sur Gracie Square.

Rachel a neuf ans, elle va à Brearley avec une centaine d'autres filles. Maggie a cessé d'enseigner. Elle reste à la maison avec JJ. Dans la catégorie des oisives mariées à des bourreaux de travail millionnaires, elle fait figure d'exception. Lorsqu'elle accompagne son fils au jardin le matin, elle est la seule mère sur toute

l'aire de jeux. Les autres enfants arrivent dans des poussettes au design européen, que guident des insulaires accrochées à leur téléphone.

À présent qu'elle parcourt la piste d'envol, Maggie est saisie d'un frisson. Elle resserre son cardigan d'été contre elle. Les tentacules de brume se sont transformés en vagues patientes et glaciales sur le tarmac.

Son mari se tient déjà au sommet des marches, où l'accueille Emma Lightner, la souriante hôtesse de l'air vêtue de son impeccable uniforme bleu.

«Tu es sûr qu'on ne risque rien avec ce brouillard?» demande Maggie à son époux qui lui tourne le dos.

Juste derrière elle, Rachel intervient : «Ne t'inquiète pas, maman. Ils n'ont pas besoin de voir clair pour piloter.

— Oui, je sais.

— Ils ont des instruments.»

Maggie adresse un sourire indulgent à sa fille. La gamine s'est munie de son sac à dos vert, lequel contient un exemplaire de *Hunger Games*, plusieurs Barbies et un iPad. Le sac cogne en rythme contre son dos tandis qu'elle suit sa mère. *Qu'est-ce qu'elle a grandi*, songe cette dernière. Rachel n'a que neuf ans et, pourtant, Maggie distingue les prémices de la femme qu'elle sera. La gosse a déjà une attitude de professeur qui attend sans hâte que ses interlocuteurs se rendent compte de leurs erreurs. Elle ressemble au petit génie de la classe qui ne se met jamais en avant, et dont l'inaltérable bonté s'agrémente d'un rire mélodieux. Ces qualités sont-elles innées ou bien les a-t-elle développées après ce qui lui est arrivé ; l'horrible fait divers qui a marqué son enfance ? Quelque part sur Internet subsistent les détails de ce qu'elle a

vécu. Des mots et des images, des bulletins archivés sur YouTube, des centaines d'heures de reportages de terrain dans la grande mémoire collective des 1 et des 0. Un journaliste du *New Yorker* voulait même écrire un livre l'année dernière, mais David a mis un terme discret à son projet. Rachel n'est qu'une enfant, après tout. Quand Maggie songe à ce qui aurait pu se produire, son cœur manque défaillir.

Son regard se porte machinalement en direction de la Range Rover. Gil contacte l'avant-garde par radio. Le colosse israélien, qui n'enlève jamais sa veste, ne les lâche pas d'une semelle. Il s'occupe de ce que l'on appelle, dans les hautes sphères auxquelles ils appartiennent, la sécurité intérieure. Deux mètres, cent kilos de muscles. Il existe une raison pour laquelle il n'ôte jamais sa veste, une raison dont on ne parle pas entre gens civilisés. Gil travaille pour les Bateman depuis quatre ans. Avant lui, c'était Misha et avant Misha, une équipe de choc qui planquait des automatiques dans le coffre de la voiture. Des hommes en noir au sens de l'humour très peu développé.

À l'époque où elle était enseignante, Maggie se serait insurgée d'une telle intrusion armée dans sa vie privée. Quiconque aurait prétendu constituer une cible à cause de son argent aurait été qualifié par elle de narcissique. Mais c'était avant les événements de juillet 2008, avant le kidnapping de sa fille et les trois jours d'angoisse qui avaient précédé son retour.

Rachel se tourne dans les escaliers et, d'un geste de la main, adresse un au revoir moqueur à la piste vide. Elle porte un gilet bleu par-dessus sa robe, ses cheveux sont noués en queue-de-cheval. La plupart des séquelles de son rapt – peur des lieux confinés, agi-

tation en présence de certains inconnus – demeurent invisibles aux profanes. Il faut avouer que Rachel a toujours été une enfant dynamique et enjouée, une petite maligne au sourire espiègle. Maggie remercie chaque jour le ciel qu'elle ait conservé ces traits de personnalité malgré l'épreuve.

« Bonsoir, madame Bateman, dit Emma tandis que Maggie parvient en haut des marches.

— Bonsoir », répond la mère de famille d'un air absent. Une nouvelle fois, elle voudrait s'excuser de vivre dans l'opulence. Ce n'est pas la situation de son mari qui la gêne, mais la sienne, qu'elle considère comme une anomalie fondamentale. Elle était encore institutrice il y a peu. Elle vivait au cinquième étage d'un immeuble sans ascenseur, en colocation avec deux mégères dignes des sœurs de Cendrillon.

« Scott est déjà arrivé ? s'enquiert-elle.

— Non, madame. Vous êtes les premiers. J'ai sorti une bouteille de pinot gris. Voudriez-vous un verre ?

— Pas tout de suite, merci. »

Avec ses parois courbes recouvertes de lambris couleur cendre, l'intérieur du jet est un modèle de luxe feutré. Les sièges en cuir gris vont par paires, comme pour suggérer que le voyage sera plus agréable en bonne compagnie. Le faste de la cabine appelle à un calme respectueux, semblable à celui qu'impose une bibliothèque présidentielle. Maggie n'arrive toujours pas à y croire, malgré de nombreux vols. Un avion pour eux tout seuls.

David allonge son fils sur l'un des sièges, l'enveloppe d'une couverture. Il est déjà en ligne avec un autre correspondant. La conversation devient plus

tendue, Maggie le voit à sa mâchoire crispée. JJ s'étire sur sa couche de fortune, mais ne s'éveille pas.

Rachel est allée parler aux pilotes dans le cockpit. C'est un comportement habituel de sa part : dès qu'elle est quelque part, il faut qu'elle cherche un responsable pour lui soutirer des informations. Posté sur le seuil de la cabine de pilotage, Gil ne quitte pas la gamine des yeux. En plus de son arme réglementaire, il porte un Taser et une paire de menottes en plastique renforcé. Maggie n'a jamais vu quelqu'un d'aussi silencieux. David secoue sa femme par l'épaule. Il a toujours l'oreille vissée à l'écouteur et recouvre le microphone de sa main libre. « Content de retourner au bercail ?

— Je suis partagée. Cet endroit est agréable.

— Tu peux rester. On a un truc prévu le week-end prochain, mais en dehors de ça, pourquoi pas ?

— Non. Les enfants ont école et je dois assister au conseil d'administration du musée, jeudi. » Elle lui sourit. « Je n'ai pas bien dormi, désolée. Je suis un peu fatiguée. »

Le regard de David se fixe au-dessus de son épaule. Il fronce les sourcils. Maggie pivote. Ben et Sarah Kipling se tiennent en haut de l'escalier. Ces nantis sont plus les amis de David que les siens. Sarah pousse un couinement dès qu'elle aperçoit Maggie. « Chérie ! » s'exclame-t-elle les bras grands ouverts.

Les deux femmes s'enlacent. D'une façon un peu étrange, l'hôtesse de l'air se tient derrière elles, un plateau de verres à la main.

« J'adore ta robe », s'extasie Sarah.

Ben contourne sa femme pour saluer David d'une vigoureuse poignée de main. Associé dans l'une des

quatre plus grosses banques de Wall Street, il a l'apparence d'un squalo aux yeux bleus ; un squalo qui aurait déboutonné le col de sa chemise sur mesure et passé une ceinture autour d'un bermuda blanc.

« Tu as vu le match ? interroge-t-il sans préambule. Comment il s'est débrouillé pour manquer la balle ?

— Ne m'en parle pas.

— Même moi, avec mes deux mains gauches, j'aurais pu contrer ce lancer. »

Les deux hommes se tiennent face à face, dans un simulacre d'affrontement qui n'est pas sans rappeler celui de cerfs qui croisent les bois pour le simple plaisir de la lutte.

« Il a été ébloui par les projos », explique David. Son téléphone vibre. Il observe l'écran d'un regard préoccupé, tape un message. Ben jette un coup d'œil discret aux épouses, qui sont occupées à papoter, puis se penche vers son ami.

« Il faut qu'on discute.

— Pas maintenant, le rabroue David sans cesser de pianoter sur son écran.

— Je t'ai appelé plusieurs fois. » Kipling se prépare à ajouter quelque chose, mais Emma est là, avec les boissons.

Elle lui tend un verre. « Glenlivet sec, si je ne me trompe.

— Vous êtes un ange », la félicite Ben avant d'engloutir la moitié du whisky en une gorgée.

Emma propose un verre d'alcool à David, qui réplique simplement : « Juste de l'eau pour moi. »

Le sourire d'Emma demeure inaltérable. « Bien sûr, monsieur. Je reviens tout de suite. »

À quelques pas de là, Sarah Kipling est déjà à court

de conversation. Elle tapote le bras de Maggie. « Comment vas-tu ? demande-t-elle pour la seconde fois, le plus sérieusement du monde.

— Très bien. C'est juste que... Tous ces voyages, tu sais. Je serai soulagée quand on sera rentrés.

— Tu m'étonnes. Moi aussi, j'aime la plage mais, franchement, on s'en lasse. Combien faut-il de couchers de soleil avant d'avoir envie d'aller, je ne sais pas, chez Vuitton par exemple ? »

Maggie regarde nerveusement par le hublot ovale. Son comportement n'échappe pas à Sarah. « Tu attends quelqu'un ?

— Non. Enfin si, une personne encore, mais... »

L'interruption de sa fille lui épargne d'en dire plus. « N'oublie pas la fête de Tamara, rappelle celle-ci depuis son siège. C'est demain et on doit encore trouver un cadeau.

— D'accord, acquiesce distraitement Maggie. On ira à La Grande Boutique dans la matinée. »

Derrière sa fille, Maggie voit David et Ben en train de conspirer. Son mari n'a pas l'air content. En temps normal, elle lui aurait demandé ce qui n'allait pas à la première occasion, mais David est tellement irritable en ce moment qu'elle préfère éviter une dispute.

L'hôtesse apporte son eau à David. « Citron ? » L'intéressé secoue la tête.

Ben passe la main sur son crâne chauve en un geste compulsif, puis interroge en regardant le cockpit : « On attend quelqu'un ?

— Oui, répond Emma, les yeux baissés sur la liste des passagers. Un certain Scott Burroughs.

— Qui ? »

Cette fois, c'est David qui prend la parole. « Un ami de Maggie.

— Ce n'est pas un ami, proteste cette dernière. Les enfants le connaissent, on est tombés sur lui ce matin au marché. Il doit aller à New York, alors je l'ai invité à se joindre à nous. Je crois qu'il est peintre. » Elle se tourne vers son mari. « Je t'ai montré certaines de ses toiles. »

David regarde sa montre. « Tu lui as bien donné rendez-vous à 10 heures? » Elle opine du chef.

« Encore cinq minutes, ajoute David, et il devra prendre le ferry comme tout le monde. »

Par le hublot, Maggie voit le commandant de bord qui examine les ailes de l'avion. Il scrute l'aluminium lisse, puis regagne l'escalier.

JJ bouge dans son sommeil, la bouche entrouverte. Maggie remet la couverture sur lui puis dépose un baiser sur son front. Il paraît tellement soucieux lorsqu'il dort, songe-t-elle.

Le pilote a une carrure de demi de mûlée et semble avoir conservé une prestance militaire. Il entre de nouveau dans l'appareil et vient les saluer.

« Mesdames, messieurs, bienvenue à bord. Le vol ne devrait pas durer longtemps. Un peu de vent, mais rien de bien méchant.

— Je vous ai vu sur le tarmac, indique Maggie.

— Inspection de routine, explique l'officier. Je procède à un examen visuel avant chaque départ. Rien à signaler.

— Et le brouillard? »

Rachel lève les yeux au ciel.

« Ce n'est pas un problème avec l'équipement dont

nous disposons. Dès que nous nous élèverons au-dessus de la mer, la visibilité sera bonne.

— Je prendrais bien un morceau de fromage, suggère Ben. Et puis on pourrait mettre de la musique, ou la télé? Il me semble que Boston joue contre les White Sox.»

Emma se met en quête du match sur la console intégrée. Chacun s'installe et déballe ses affaires, ce qui prend un moment.

À l'avant, le pilote vérifie les instruments de bord en prévision du décollage.

Le téléphone de David se remet à vibrer. Il examine l'écran. Une ride se forme sur son front, il s'agite. «D'accord, dit-il. Je crois que notre ami le peintre ne viendra plus. Le délai qui lui était imparti est écoulé.» Il adresse un signe de tête à Emma et celle-ci entreprend de fermer l'écoutille. Comme par télépathie, le pilote allume les moteurs. Soudain, une voix retentit à l'extérieur. «Attendez!»

La carlingue de l'Ospry vibre tandis que le retardataire apparaît dans l'allée centrale.

Maggie se sent rougir malgré elle, un frisson parcourt ses entrailles. Le voilà, Scott Burroughs, la quarantaine entamée, le visage empourpré et le souffle court. Ses cheveux hirsutes grisonnent, mais son visage a peu cédé aux outrages du temps. Ses baskets blanches sont constellées de taches de gouache. De l'opalin et du bleu ciel. Il porte un sac à dos vert sale sur l'épaule. Ses traits témoignent encore de la fougue de la jeunesse, alors que les rides autour de ses yeux se sont profondément installées.

«Désolé. Le taxi n'arrivait pas, j'ai dû prendre un bus.

— Eh bien, vous êtes parvenu à bon port, c'est l'essentiel. » David fait signe au copilote de fermer les portes.

« Voulez-vous me confier votre sac ? interroge Emma.

— Hein ? » Un bref instant, Scott a l'air déconcerté de la discrétion avec laquelle l'hôtesse s'est approchée de lui, puis il se reprend : « Non merci, je le garde avec moi. »

L'employée désigne un siège inoccupé. Scott examine la décoration intérieure en se dirigeant à l'endroit indiqué. « Mazette ! »

Ben se lève au passage pour lui serrer la main. « Ben Kipling.

— Enchanté. Scott Burroughs. »

Son visage s'illumine quand il aperçoit Maggie. « Salut. Merci encore pour l'invitation. »

Maggie resplendit, émue. « De rien. Nous avons de la place. »

Le peintre se laisse tomber dans le siège voisin de celui de Sarah. Emma lui propose un verre de vin avant même qu'il ait bouclé sa ceinture.

« Oh, non merci. Je ne... Si vous avez de l'eau... » L'hôtesse se retire sans cesser de sourire.

Scott se tourne vers Sarah. « On s'habitue sans peine, non ?

— Vous ne croyez pas si bien dire », plaisante la jeune femme.

L'avion s'ébranle, Maggie sent les mouvements de l'appareil. La voix du commandant de bord résonne dans les haut-parleurs. « Mesdames et messieurs, veuillez vous préparer au décollage. »

La mère de famille coule un regard en direction de

sa progéniture. Rachel est assise, une jambe repliée sous elle, et cherche des chansons sur son téléphone. JJ dort du sommeil du juste, les traits relâchés dans un abandon poupin.

Ainsi que cela se produit une centaine de fois par jour, une bulle d'amour maternel enfle à l'intérieur de Maggie. Les enfants constituent le centre de son existence, l'essence de son identité. Au moment où elle rajuste la couverture de son fils, elle sent la brève apesanteur, typique de l'instant où les roues de l'avion quittent la terre ferme. Cette suspension des lois de l'attraction – celles qui, en temps normal, clouent les hommes au sol – l'effraye quelque peu. Ils volent.

Et cependant qu'ils s'élèvent dans la brume lactescente, bercés par les acclamations du stade, cependant qu'un crooner des années 50 accompagne leurs conversations enjouées, aucun d'eux ne soupçonne que leur avion s'abîmera en mer seize minutes plus tard.

I

À l'âge de six ans, Scott Burroughs était parti en excursion à San Francisco. Trois jours dans un hôtel près de la plage, avec ses parents et sa sœur June qui, plus tard, se noierait dans le lac Michigan. Ce week-end-là, San Francisco était une ville embrumée et froide. Ses larges avenues s'étendaient comme des langues ondulées jusqu'à la mer. Scott se souvient qu'au restaurant son père avait commandé de monstrueuses pinces de crabe, grosses comme des branches d'arbres. La taille des membres suggérait que les crustacés auraient pu les dévorer, et non l'inverse.

Le dernier jour, ils avaient pris l'autocar pour aller à Fisherman's Wharf, le quartier touristique en bord de mer. Scott portait un pantalon en velours côtelé ainsi qu'un tee-shirt rayé. Il s'était agenouillé sur le siège en plastique moulé du bus pour regarder le stuc de Sunset District se transformer en collines de béton, et les grandes maisons plates en vastes demeures victoriennes perchées le long des pentes abruptes. Ils s'étaient d'abord rendus au musée Ripley, où un portraitiste les avait caricaturés sous forme d'une famille de quatre personnes aux crânes hypertrophiés, à che-

val sur des monocycles. Ensuite, ils s'étaient arrêtés pour regarder les phoques s'ébattre sur la jetée rongée par le sel. La famille de Scott habitait loin de la mer. L'enfant avait l'impression d'avoir été téléporté sur une autre planète.

Le déjeuner avait consisté en hot dogs et Coca servis dans des gobelets d'une dimension extravagante.

Une foule nombreuse s'amassait à l'entrée d'Aquatic Park. Des dizaines de gens scrutaient le nord, le doigt pointé vers Alcatraz.

Dans la baie aux nuances d'ardoise, les collines jumelles du comté de Marin flanquaient l'ancienne prison à l'image de deux gardes armés. Sur la gauche, le Golden Gate incarnait un géant brun-roux aux contours flous. Les piliers de soutènement se dressaient, décapités dans le brouillard de la fin de matinée.

Scott distinguait un groupe compact de petits bateaux qui tournaient dans l'eau.

« On pouvait s'échapper ? » demanda le père de Scott sans s'adresser à quelqu'un en particulier. La mère fronça les sourcils avant de consulter sa brochure. Pour autant qu'elle sache, le centre pénitenciaire avait fermé ses portes. L'île n'était plus qu'une attraction pour les touristes.

Le père de Scott tapota l'épaule de l'homme à côté de lui. « On regarde quoi ? »

— Il nage depuis Alcatraz, répondit son voisin.

— Qui ?

— Le cascadeur. Comment s'appelle-t-il ? Jack LaLanne. Je crois qu'il effectue une sorte de numéro. Il est menotté et tire un bateau.

— Comment ça, un bateau ?

— Il a une corde. Ils en parlent à la radio. Vous voyez l'embarcation là-bas? Le gros rafiote? Eh bien, il va l'amener jusqu'ici. »

L'homme secoua la tête, comme si le monde actuel avait perdu toute signification. Scott s'était juché sur la plus haute marche du promontoire pour voir au-dessus des adultes. On apercevait effectivement un gros bateau sur les flots, dont la proue s'orientait vers le rivage. Une nuée d'embarcations plus petites l'accompagnait. Scott sentit qu'on lui touchait le bras. « Tiens. Jette un coup d'œil là-dedans. »

Une femme lui tendait une petite paire de jumelles. Les oculaires permettaient à peine de discerner un homme dans l'eau. Celui-ci portait une combinaison beige, mais avait les bras nus et nageait par bonds successifs, un peu comme une sirène.

« Il y a un courant de dingue, précisa le voisin. Sans parler de la flotte, qui ne dépasse pas les quatorze degrés. Pas pour rien que personne n'arrivait à s'évader. Ajoutez les requins et je ne donne pas plus d'une chance sur cinq à ce gars. »

À travers les lentilles, Scott voyait que les bateaux escortant LaLanne étaient remplis d'hommes en uniforme. Ils portaient des fusils, attentifs aux moindres remous.

Le nageur leva les bras hors de l'eau; nouveau bond en avant. Ses poignets étaient entravés. Il restait concentré sur la berge au loin. Respiration calme et régulière. Rien ne permettait de supposer qu'il accordât une importance quelconque à ses chaperons armés ou aux attaques de requins. Jack LaLanne, l'homme le plus fort du monde, fêterait ses soixante ans dans cinq jours. Soixante. L'âge où n'importe

qui de sensé lève le pied, calme les choses, devient plus coulant. Scott apprendrait plus tard que cette loi ne s'appliquait pas à LaLanne, dont la discipline transcendait le vieillissement. Celui-ci se considérait comme un outil modelé pour une tâche précise, une machine à surmonter les difficultés. La corde autour de ses hanches ressemblait à un tentacule qui essayait de l'attirer par le fond, dans les abysses noirs et glacés, mais il n'y prêtait pas attention. Ignorer l'obstacle, c'était lui ôter une grande partie de son pouvoir de nuisance. Et puis Jack avait l'habitude d'être attaché de la sorte. Chez lui, dans sa piscine, il se liait au bord du bassin et nageait une demi-heure chaque jour. Il pratiquait en outre une heure et demie de musculation et trente minutes de course à pied quotidiennes. Quand il avait fini ses exercices et s'admirait dans la glace, il ne voyait pas un être humain. Seulement un faisceau d'énergie pure.

Il avait déjà accompli cet exploit en 1955, à l'époque où le rocher froid d'Alcatraz – lieu d'expiation et de répression – accueillait encore des détenus. Il avait quarante et un ans et sa célébrité d'athlète dépassait déjà le cercle des initiés. Il possédait sa chaîne de salles de sport, son émission télévisée. Tous les week-ends, il revêtait sa combinaison moulante noir et blanc, celle qui portait sa marque, et jouait des biceps. Il n'était pas rare, alors, qu'il ponctuait ses recommandations d'une centaine de pompes effectuées à l'improviste sur le bout des doigts.

Il conseillait de manger des fruits et des légumes, d'emmagasiner des protéines et de faire de l'exercice.

Le lundi matin, à 8 heures sur NBC, il dévoilait certaines méthodes pour accéder à la vie éternelle. Il

suffisait de l'écouter. Aujourd'hui encore, tandis qu'il halait l'énorme bateau, il se souvenait de cette première traversée. On prétendait qu'il était impossible d'effectuer les trois kilomètres dans une eau aussi froide, avec de tels courants, mais Jack avait réussi en moins d'une heure. Dix-neuf ans plus tard, les mains et les jambes liées, il retentait l'exploit avec une embarcation de cinq cents kilos.

Dans son esprit, aucun bateau ne l'accompagnait, aucune houle n'entravait ses mouvements et nul requin ne le prenait pour cible.

La volonté régnait en maître.

Il déclarerait ultérieurement : « Demandez aux vrais triathlètes s'il existe une limite. Celle-ci n'existe que dans votre tête. La véritable force réside dans le mental. Les muscles ne pensent pas. Ils font ce qu'on leur ordonne. »

Petit, Jack était un garçon assez chétif et il avait l'épiderme bourgeonnant de celui qui adore un peu trop les friandises. Un jour, l'excès de sucre l'avait rendu fou : il avait failli tuer son frère avec une hache. C'est à ce moment-là qu'était advenue l'illumination, l'apparition du buisson ardent. Dans un flash, il avait su qu'il lui fallait libérer son corps, en exploiter les pleines potentialités. Il allait se transformer des pieds à la tête et, ce faisant, changer la face du monde.

Le garçon potelé et gavé de sucreries avait alors mis au point ses propres exercices. Il était devenu le héros capable d'accomplir mille squats et mille tractions en une heure et demie. Les muscles s'étaient durcis jusqu'à ce qu'il puisse faire mille trente-trois pompes en trente minutes ; cela grâce aux dix mètres

de corde qu'il grimpeait régulièrement avec une ceinture de soixante-dix kilos.

Où qu'il aille, les gens l'abordaient. La télévision en était à ses balbutiements et il passait tantôt pour un scientifique, tantôt pour un magicien, tantôt pour un dieu vivant.

«Je ne peux pas mourir, martelait-il. Cela nuirait à mon image.»

À présent qu'il progressait en direction du rivage grâce aux nageoires papillon flexibles de son invention, il voyait la côte et les caméras rassemblées sur la grève. L'attroupement des badauds avait grossi, les gradins s'étaient remplis. LaLanne savait que sa femme l'attendait, quelque part dans la foule. Elaine était une ancienne ballerine qui avait fumé comme un pompier et s'était nourrie de beignets jusqu'à sa rencontre avec Jack.

Un spectateur désigna les flots. «Le voilà.»

Enchaîné à son bateau, le sexagénaire ressemblait à Houdini, sauf que, contrairement au célèbre prestidigitateur, il n'essayait pas de s'échapper. S'il n'avait tenu qu'à lui, Jack serait resté prisonnier de son fardeau pour l'éternité. Et il aurait ajouté une nouvelle embarcation tous les jours jusqu'à tirer le monde entier derrière lui, jusqu'à transporter chaque habitant sur son dos, vers un futur où les possibilités humaines deviendraient infinies.

«La fatigue, c'est dans la tête», se plaisait-il à répéter. Voilà le secret. Il allait terminer sa traversée, sortir des vagues. Il jaillirait en l'air, tel un boxeur avant la fin du décompte, et peut-être même qu'il retomberait en effectuant une centaine de pompes. Il se sentait si bien. La plupart des hommes de son âge se tenaient

voûtés, maudissaient leur dos et paniquaient à l'idée de mourir. Pas Jack. Quand il aurait soixante-dix ans, il nagerait soixante-dix heures d'affilée, avec soixante-dix bateaux peuplés de soixante-dix passagers. Et quand il serait centenaire, on baptiserait le pays à son nom. Il se réveillerait avec la trique chaque matin, et cela jusqu'à la fin des temps.

Scott se hissait sur la pointe des pieds, les yeux fixés sur l'horizon. Il ne pensait plus à ses parents ni au déjeuner qu'il n'avait pas aimé. Plus rien n'importait, excepté la scène qu'il contemplait. L'homme en combinaison beige luttait contre le courant. Un coup de palme à la fois, les muscles contre la nature, la détermination contre la vulgarité des forces primaires. Les gens se pressaient, l'encourageaient.

Il progressa, mètre après mètre, puis atteignit le rivage. Les journalistes pataugèrent pour aller à sa rencontre. Jack haletait, ses lèvres bleuisaient, mais il souriait de toutes ses dents. On détacha ses poignets, la corde autour de sa taille fut ôtée. La foule exultait. Elaine se fraya un chemin dans l'écume, et Jack la souleva comme si elle ne pesait rien.

L'excitation était à son comble sur le front de mer, les curieux avaient l'impression d'assister à un miracle. Leur journée était illuminée et il se passerait encore longtemps avant qu'ils cessent de croire à l'inconcevable.

Scott Burroughs, qui du haut de ses six ans se dressait sur la dernière marche des gradins, sentit monter en lui une étrange exaltation. Dans sa poitrine naquit l'émerveillement, et dans ses yeux, des larmes de joie. Bien qu'il fût encore jeune, il sut qu'un événement surnaturel venait de se produire devant ses yeux. Ce

que cet homme avait fait – tirer une telle charge pieds et poings liés, sur une distance de trois kilomètres dans les eaux glacées – était digne de Superman. Comment était-ce possible? Cet homme était-il un super-héros?

Son père l'ébouriffa. «Ça alors! C'était quelque chose, non?»

Scott, sans voix, se contenta d'acquiescer. Le surhomme brandissait maintenant un journaliste au-dessus de sa tête et le lançait dans l'eau pour s'amuser.

«J'ai souvent vu ce type à la télé, expliqua son père, mais je pensais que c'était du chiqué, qu'il faisait juste de la gonflette. Là, je n'en reviens pas!» Il secoua la tête, éberlué.

«C'est Superman? demanda Scott.

— Hein? Non. C'est juste... juste un homme, quoi.»

Juste un homme. Comme son papa ou tonton Jake, qui portait une moustache et avait un gros bidon. Comme M. Branch, le professeur de gym avec sa coupe afro. Scott trouvait cela incroyable. Était-il possible de devenir Superman avec suffisamment de volonté? Avec assez de sacrifices, quels qu'ils soient?

Deux jours après leur retour à Indianapolis, Scott s'inscrivit au club de natation.

Vagues

Il crève la surface de l'océan avec un cri. La nuit est tombée. Le sel lui brûle les paupières, ses poumons lui font mal. La lune, invisible, dispense une vague lueur à travers la brume. La crête des vagues bouillonne d'un bleu profond et d'inquiétantes flammes orange lèchent les flots autour de lui.

L'eau prend feu, s'effraye-t-il en battant des jambes pour s'éloigner. Puis, passés le choc et l'égarement : l'avion s'est écrasé.

Telles sont les pensées de Scott, mais elles ne s'expriment pas avec des mots. Ce sont plutôt des images, des bruits. Les événements lui reviennent par flashes. L'odeur oppressante du métal brûlé, les cris. Une femme saigne de la tête, le crâne entaillé par des morceaux de verre. Tous les objets mobiles paraissent flotter en apesanteur tandis que le temps ralentit. Une bouteille de vin, un sac à main, l'iPhone d'une jeune fille. Les assiettes de nourriture se figent dans l'espace, cessent de tourner, et les entrées qu'elles contiennent ne bougent plus. Crissements du métal sur le métal. Le monde de Scott part en vrille, son existence vole en éclats.

À présent, une vague le gifle. Il bat des pieds pour rester à la surface. Les chaussures entravent ses mouvements : il s'en débarrasse, ainsi que de son pantalon gorgé d'eau. Le voilà pris dans un courant froid. Il frissonne, mouline des jambes, ses bras repoussent l'océan en d'énergiques impulsions. La houle semble piquetée de givre. Les remous dessinent non pas des triangles d'enfants, mais des fractales liquides : de petites pyramides qui s'assemblent pour en former de plus grosses. Elles viennent vers lui de toutes les directions, comme une meute de loups résolue à tester sa résistance. Les flammes mourantes leur confèrent de sinistres physionomies, les animent de sordides desseins. Scott tourne en rond. Il voit émerger des débris dentelés, des pièces de fuselage, un bout d'aile. L'essence s'est déjà dissipée ; quand elle ne s'est pas simplement consumée. Bientôt, l'obscurité sera totale. Scott lutte pour garder son sang-froid. Il tente d'évaluer la situation. Le fait que l'on soit au mois d'août joue en sa faveur. La température de l'océan avoisine les dix-huit degrés. Suffisamment froide pour provoquer l'hypothermie, mais pas assez pour l'empêcher d'atteindre le rivage, si une telle chose est possible. S'il n'est pas trop loin.

« Ohé ! crie-t-il en tournant dans l'eau. Je suis là ! Je suis vivant ! »

D'autres que lui ont survécu, il en est persuadé. Comment pourrait-il être le seul rescapé d'un crash ? Il se souvient de la femme assise à côté de lui, l'épouse bavarde du banquier. Et puis, il pense à Maggie et à son sourire lumineux.

Sans oublier ses enfants. Merde, il y avait des enfants. Deux, c'est ça ? Un garçon et une fille. Quel

âge ? La fille était plus grande. Dix ans, peut-être ? Le garçon était plus jeune, encore un bambin.

« Ohé ! » répète-t-il tandis que l'angoisse monte. Il nage en direction de la plus grosse portion d'épave. Un segment d'aile, apparemment. Dès qu'il la touche, il s'aperçoit que le métal est brûlant et s'en éloigne aussitôt, peu désireux d'être poussé dessus par une vague.

L'avion s'est-il brisé en vol, dispersant ses passagers dans l'atmosphère, ou bien a-t-il éclaté au moment de l'impact ? Il ignore pourquoi il ne se rappelle rien. Les informations dont il dispose demeurent fragmentaires, ce sont des images confuses qu'il n'a pas le temps d'ordonner.

Il cligne des yeux dans la pénombre envahissante. Une vague plus importante que les autres le soulève. Il tente de rester au sommet, mais se résigne de plus en plus à l'évidence.

Tandis qu'il s'échine à nager, quelque chose cède dans son épaule. La douleur consécutive au naufrage devient un couteau qui fouille les chairs dès qu'il lève le bras au-dessus de la tête. Il bat des jambes plus fort, tente un étirement, ainsi qu'on le ferait pour lutter contre une crampe, mais il lui semble clair que l'articulation est soit démise, soit fracturée. Il devra être prudent. Même s'il peut encore effectuer une brasse digne de ce nom, l'état de son épaule risque d'empirer. Alors il n'aura plus qu'un bras valide. Il dérivra, blessé, et son existence ne vaudra guère mieux que celle d'un petit poisson dans le ventre salé d'une baleine.

Une pensée le saisit : et s'il saignait ? Le mot *requins* s'imprime dans son esprit.

Une peur quasi animale s'empare de lui. La raison s'effondre comme un château de cartes, son cœur s'emballa, il rue dans l'eau, boit la tasse, suffoque. *Stop, s'ordonne-t-il. Calme-toi. Si tu paniques maintenant, tu signes ton arrêt de mort.*

Il fait taire l'agitation, s'oblige à nager en cercle pour retrouver ses moyens. Si seulement il parvenait à distinguer les étoiles, il pourrait s'orienter. Le brouillard est tellement dense. Devra-t-il partir à l'est ou à l'ouest? Retourner à Vineyard ou tenter de rejoindre le continent? Dans le premier cas, comment localiser l'île? Celle-ci flotte comme un glaçon dans une baignoire. Il suffira de quelques degrés d'écart pour passer à côté sans s'en apercevoir.

Il envisage donc d'opter pour la côte. En admettant qu'il puisse conserver un rythme régulier, s'accorder les pauses nécessaires et surtout garder son calme, il finira bien par accoster. Après tout, il a l'habitude de nager et la mer ne lui est pas étrangère.

Tu peux réussir, se dit-il. Cette pensée lui donne un regain d'énergie. Comme il a déjà pris le ferry, il sait que Vineyard se situe à une dizaine de kilomètres de cap Cod. Mais leur avion se dirigeait vers l'aéroport de JFK, ce qui signifie qu'ils allaient au sud, en direction de Long Island. Quelle distance ont-ils parcourue? Se sont-ils beaucoup éloignés du rivage? Scott peut-il couvrir quinze kilomètres, si ce n'est trente, avec un seul bras?

Il se sent dans la peau d'un mammifère terrestre égaré en haute mer.

*

Il tente de se rassurer : l'avion aura sûrement envoyé un signal de détresse avant de plonger. Les gardes-côtes sont déjà à leur recherche. Tandis que cette pensée encourageante se fraye un chemin dans son esprit, la dernière flamme s'éteint et les débris se dispersent dans le courant.

Pour ne pas céder à l'affolement, Scott se concentre sur Jack. Jack, le dieu de l'Olympe en maillot de bain, tout sourire, les bras tendus comme des poteaux frémissants, les épaules fières et les grands dorsaux sail-lants. *Le crabe*, voilà comment on appelait sa nage. *Le coup du crabe*. Scott a gardé un poster de Jack toute son enfance. L'image lui rappelait que rien n'était impossible. Il pouvait être aventurier ou astronaute. Franchir les sept mers, vaincre la plus haute des mon-tagnes. Il fallait juste croire en soi-même.

*

Scott se plie en deux sous l'eau et enlève ses chaussettes. Il fait jouer ses orteils dans l'onde glacée. Son épaule gauche lui fait moins mal. Il la ménage autant que possible, mobilise le côté droit, barbotant par tranches de quinze minutes. Une fois encore, son salut lui semble hautement improbable. Choisir une direction au hasard, lutter contre le courant sur des kilomètres, se servir d'un seul bras. Le cousin de la panique, le désespoir, menace de s'inviter à la fête. Il lui claque la porte au nez.

La déshydratation le guette ; il a la bouche sèche. Un séjour trop prolongé dans l'eau salée, et ce sera un nouveau problème à régler. Le vent se lève, la mer s'agite. *Si je veux avoir une chance d'y arriver*, songe-

t-il, *je dois vraiment me mettre à nager*. Une fois de plus, il cherche une trouée dans la brume. En vain. Il ferme les yeux, essaye de *sentir* l'ouest, d'en détecter le magnétisme à la façon d'un aimant sur la boussole.

Derrière toi, tranche-t-il.

Il ouvre les paupières, prend une grande inspiration.

Au moment où il entame le premier mouvement, une sorte de hululement fluctuant parvient à ses oreilles. Il pense d'abord aux mouettes, mais lorsqu'une vague le hisse un peu plus haut sur la ligne d'horizon, il reconnaît le son.

Un pleur.

Quelque part, un enfant sanglote. Il fait volte-face, tente de localiser le survivant, mais la houle irrégulière crée de la réverbération, le désoriente.

« Hé ! appelle-t-il. Je suis là ! » Les pleurs cessent.

Scott insiste, se débat contre le courant. « Ohé ! Où êtes-vous ? »

Il cherche des débris susceptibles de lui donner un point de repère, mais les morceaux qui n'ont pas coulé ont dérivé dans toutes les directions. Scott tend l'oreille. Nouvelle tentative : « Hé, par ici ! Je suis là ! »

L'unique réponse provient des vagues. Le naufragé commence à croire qu'il a effectivement entendu des mouettes lorsque, soudain, une voix enfantine retentit tout près de lui.

« Au secours ! »

Scott se dirige vers le miraculé. Il n'est plus seul et le poids écrasant de la lutte pour sa propre survie disparaît. Il a désormais la charge d'une autre existence que la sienne. Le peintre ne peut s'empêcher de son-

ger à sa sœur, qui a péri noyée dans le lac Michigan lorsqu'elle avait seize ans.

L'enfant n'est qu'à une dizaine de mètres de lui. Il s'accroche à un gilet de sauvetage. C'est le garçon, constate Scott. Il n'a pas plus de quatre ans.

Scott le rejoint en quelques brasses. « Hé, salut mon grand. » Sa gorge se serre quand il pose la main sur l'épaule du gamin en pleurs. « Je suis là, murmure-t-il. Je te tiens. »

Le gilet muni de sangles a doublé de volume au contact de l'eau. Il est conçu pour un adulte ; beaucoup trop grand pour le gosse.

« J'ai vomi », gémit l'enfant qui grelotte de froid.

Scott lui essuie la bouche en douceur. « Ne t'inquiète pas. C'est juste le mal de mer.

— Où on est ?

— Sur l'océan. Notre avion s'est écrasé. Je vais nager jusqu'au rivage.

— Ne me laissez pas !

— Non, bien sûr. Je t'emmène. On va juste... Tu n'auras qu'à t'allonger sur les flotteurs et je te tirerai, qu'en penses-tu ? »

Le garçon acquiesce. Scott entreprend d'attacher l'enfant au gilet. L'entreprise est délicate car il n'a qu'un bras valide, mais après quelques manipulations ardues, il parvient à former un maillage convenable avec les sangles. Il étudie le résultat. Ce n'est pas aussi bien qu'il l'a escompté, mais le gosse sera à l'abri de l'eau.

« D'accord, dit Scott. Accroche-toi, je vais te conduire jusqu'à la côte. Tu sais... Est-ce que tu sais nager ? » L'enfant hoche la tête. « Bien. Alors si tu

tombes des flotteurs, je veux que tu pédales très fort dans l'eau et que tu bouges les bras, OK ?

— Comme un petit chien.

— C'est ça, le petit chien, comme ta maman t'a appris.

— Mon père. C'est lui qui m'a montré.

— Très bien, ton père. » Scott peut voir la peur sur le visage de l'enfant. Il ajoute :

« Tu sais ce qu'est un héros ?

— Quelqu'un qui combat les méchants, répond le gosse.

— Tout à fait. Le héros se bat contre les méchants et il n'abandonne jamais.

— Oui.

— Alors écoute : j'ai besoin que tu sois un héros aujourd'hui, d'accord ? Fais comme si les vagues étaient les méchants. On va leur taper dessus, et on ne s'arrêtera pas. Jamais, tu entends ? On continuera à nager jusqu'à ce qu'on voie la terre ferme. »

Le garçon approuve. Avec une grimace, Scott passe son bras gauche dans l'une des sangles. Son épaule recommence à le torturer. Il a conscience que chaque mouvement ajoute à la désorientation.

« Allez, soupire-t-il. On essaye encore. »

Il ferme de nouveau les yeux et tente de deviner la direction à prendre.

Dans ton dos, conseille une voix intérieure. La côte est dans ton dos.

Il opère un demi-tour prudent et se met en route lorsque les nuages s'écartent un instant. Une bande étoilée apparaît dans les cieux. Scott scrute la Voie lactée en quête d'une constellation familière. La trouée

diminue rapidement. Il localise Andromède, puis la Grande Ourse et l'étoile Polaire.

Je ne vais pas dans le bon sens, comprend-il avec un sentiment de vertige. Il doit lutter contre la nausée. S'il n'y avait pas eu d'éclaircie, ils se seraient dirigés au large, s'éloignant du continent à chaque battement, jusqu'à ce que la fatigue ait raison d'eux et qu'ils sombrent sans laisser de trace.

« Changement de plan, indique-t-il à son jeune passager d'une voix qu'il espère enjouée. On fait encore demi-tour.

— D'accord.

— Super. Allons-y. »

Scott s'oriente correctement. Sa distance record est de vingt-trois kilomètres. Mais à l'époque, il avait dix-neuf ans et s'était entraîné plusieurs mois. Sans compter que la course se déroulait sur un lac. Et puis il avait ses deux bras. Maintenant, il fait nuit, la température de l'eau chute et Dieu sait combien de kilomètres il devra parcourir à contre-courant.

Si je survis, jure-t-il, j'enverrai un immense bouquet de fleurs à la veuve de Jack. Une promesse tellement ridicule que Scott pouffe de rire sans pouvoir s'arrêter. Il s'imagine en train de remplir la carte au comptoir d'Interflora.

Avec toute mon affection, signé Scott.

« Arrêtez de rire », supplie le garçon, sans doute effrayé d'avoir confié sa destinée au bon vouloir d'un fou.

Scott tente d'adopter un ton rassurant : « Excuse-moi, je pensais juste à une blague. Allez, on se met en route. »

Il lui faut plusieurs minutes pour trouver le bon

mouvement, une sorte de brasse modifiée, composée de vifs coups de pieds et déviée à droite. Son épaule en miettes ressemble à un sac de glace pilée. L'inquiétude lui noue les tripes. Ils vont se noyer tous les deux, périr au large. Puis, avant même qu'il en prenne conscience, le rythme s'installe, il s'oublie dans la répétition. Tendre les bras, les ramener, écarter les jambes. Il évolue dans une obscurité totale, l'eau lui asperge le visage et le temps se dilue, si bien qu'il devient difficile d'appréhender la durée des événements. À quelle heure l'avion s'est-il abîmé? 22 heures? Combien de temps depuis l'accident? Trente minutes? Une heure? Et quand le soleil se lèvera-t-il? Dans huit heures? Neuf?

Autour de lui, les flots grêlés changent sans cesse. Absorbé par la nage, il essaye de ne pas penser à l'étendue de la haute mer, à sa profondeur ou à la façon dont l'Atlantique, en août, accouche des plus féroces tempêtes. Les cyclones prennent naissance dans les ténèbres glacées des gorges sous-marines. Plus haut, de gigantesques masses d'air s'affrontent. Température et humidité dessinent d'immenses poches de basses pressions. Les éléments s'unissent pour partir à l'assaut du monde, telles des hordes de barbares armés jusqu'aux dents qui, les traits peinturlurés, chargent en hurlant dans l'arène. Le ciel s'assombrit, un vent annonciateur de foudre se lève, les grondements du tonnerre ressemblent à une clameur guerrière et la mer, qui l'instant d'auparavant était d'huile, déclenche l'enfer sur terre.

Scott fait de son mieux pour évoluer l'esprit serein, dans cette paix qui menace à tout moment de s'étioler.

Quelque chose frôle sa jambe.

Il se fige, laisse son corps descendre dans l'eau, mais doit bien se résoudre à remuer les pieds pour rester à la surface.

Il pense aux requins. *Ne bouge plus, s'ordonne-t-il.* Sauf que s'il arrête de bouger, il coule.

Il se met sur le dos, emplit ses poumons d'air. Il n'a jamais été aussi conscient de sa précarité dans la chaîne alimentaire. Tout son corps lui crie de ne pas tourner le dos aux profondeurs marines, mais il refuse de lui obéir. Il se laisse porter aussi calmement que possible par la houle qui le berce.

« Qu'est-ce qu'on fait ? interroge le gamin.

— On se repose. Plus un mot, d'accord ? Et plus un geste. Essaye de garder les paturons hors de l'eau. »

Le garçon se tait. Ils montent et descendent au gré des vagues. Le cerveau reptilien de Scott lui conseille de fuir ; il ne l'écoute pas. Un squalo peut sentir une goutte de sang à des kilomètres à la ronde. Si Scott ou son jeune protégé se blessent, c'en est fini d'eux. En revanche, le requin (en admettant que ce soit un requin) devrait s'en aller pour peu qu'ils demeurent immobiles.

Scott prend la main de l'enfant.

« Où est ma sœur ? demande le gosse dans un souffle.

— Je ne sais pas, chuchote Scott. L'avion est tombé, on a été séparés. » Longue pause.

« Elle est peut-être indemne, reprend le peintre. Tes parents sont sans doute avec elle, ils flottent quelque part. Ou alors les secours les ont déjà récupérés. »

Après un silence interminable, le garçon murmure :
« Je ne crois pas. »

Ces mots restent en suspens tandis qu'ils conti-

nuent d'onduler au rythme des vagues. Au-dessus d'eux, le brouillard commence à se dissiper. L'éclaircie se résume d'abord à une petite touche de nuit entre les nuages, puis les étoiles apparaissent, et finalement le croissant de lune. L'océan se transforme en robe à paillettes. Scott a la confirmation qu'ils se dirigent dans la bonne direction quand il trouve l'étoile Polaire derrière lui. Un regard vers le garçon, les yeux écarquillés de peur. Pour la première fois, il peut détailler son visage délicat, ses sourcils broussailleux et sa bouche incurvée.

« Salut », dit Scott alors que l'eau clapote à ses oreilles. L'enfant l'observe avec grand sérieux. « Salut.

— Tu crois qu'on s'est assez reposés ? » Le gamin opine du chef.

« D'accord, approuve l'autre en se remettant sur le ventre. Alors rentrons chez nous. »

Scott recommence à nager, persuadé qu'à un moment ou à un autre il subira une attaque. Il s'attend à sentir l'emprise d'une mâchoire puissante comme une pelle mécanique et pourvue de dents aussi affûtées que des lames de rasoir. Mais rien ne se produit. Au bout d'un certain temps, il oublie le requin. Brasse après brasse, le duo progresse. Les jambes de Scott dessinent des huit, son bras droit fend l'eau et rame, fend et rame. Histoire de s'occuper l'esprit, Scott énumère mentalement les liquides dans lesquels il aimerait nager : le lait, la soupe, le whisky. Un océan de whisky.

Il repense à sa vie, dont les tracas lui semblent à présent insignifiants. Le loyer à régler tous les mois. La femme qui l'a quitté. Son travail, les coups de pinceau sur la toile. Voilà l'étendue de mer qu'il peint cette nuit en une succession de touches soigneuses,

comme le petit garçon dans le livre pour enfants *Harold et le crayon mauve*, qui dessine une montgolfière pour monter dedans.

Parcourir l'Atlantique Nord à la force des bras et des jambes. Scott comprend qu'il n'a jamais été aussi lucide sur sa place dans le monde. La raison de sa présence lui paraît tout à coup si évidente. Il est né pour affronter cet océan, né pour sauver ce garçon. Le destin l'a conduit sur une plage de San Francisco quarante et un ans auparavant, pour qu'il admire un dieu entravé triomphant des éléments. Ce même destin lui a donné la volonté de s'inscrire au club de natation de l'école primaire, puis à celui du lycée et celui de la fac. Il l'a poussé à plonger dans le bassin tous les matins à 5 heures, avant le lever du soleil, à lutter encore et encore dans le liquide chloré, indifférent aux éclaboussures de ses voisins de couloir, mais attentif aux coups de sifflet de l'entraîneur. Certes, le destin l'avait uni à l'eau, mais c'était sa détermination qui l'avait mené sur le podium de trois championnats d'État. La médaille d'or au cent mètres nage libre du lycée, il ne la devait qu'à son propre courage.

Il était tombé amoureux de la pression dans ses oreilles lorsqu'il touchait le fond de la piscine. La nuit, il s'imaginait flotter comme une bouée dans le bleu infini. Et quand il avait commencé la peinture à la fac, la première couleur qu'il avait utilisée était évidemment le bleu.

*

La soif commence à le tourmenter lorsque le gamin dit : « C'est quoi, ça ? »

Scott lève la tête hors de l'eau. L'enfant désigne un point à l'horizon, sur leur droite. Dans le clair de lune, Scott distingue une vague noire et massive se diriger en silence vers eux. Celle-ci semble grossir et gagner en puissance à chaque mètre. L'ancien athlète l'estime de visu à dix mètres de hauteur. Un monstre qui fonce à toute allure et dont l'échine courbée scintille dans la clarté nocturne. Scott sent une panique fulgurante l'envahir. Pas le temps de réfléchir. Il pivote et nage vers la lame de fond. Trente secondes de répit, guère plus. Le nageur n'écoute pas les protestations de son épaule gauche. L'enfant crie, il sent la mort approcher. Scott n'a pas le loisir de le consoler.

« Bloque ta respiration, crie-t-il. Maintenant ! »

La vague arrive trop rapidement, elle est trop volumineuse. Scott n'aura pas le temps de prendre son souffle comme il faut. Il arrache l'enfant à son radeau de fortune et plonge.

Quelque chose cède dans son épaule. Il n'y accorde aucune attention. Le gosse se débat, tente d'échapper au fou furieux qui l'entraîne dans les profondeurs. Scott le serre plus fort, bat des pieds. Il est une balle, un boulet de canon qui s'immerge pour esquiver le mur d'eau assassin. La pression augmente. Son cœur s'affole, ses bronches emplies d'air s'insurgent.

Tandis que la vague passe en surplomb, Scott craint d'échouer. Il se sent attiré par les remous en surface, dans un maelström liquide. La lame de fond va les avaler, les broyer. Il presse le garçon contre sa poitrine, redouble d'efforts. Chaque centimètre est une victoire. Au-dessus d'eux, la muraille enfle une dernière fois avant de retomber comme un marteau. Plusieurs millions de litres percutent avec colère le

plafond aqueux. Des tourbillons remplacent instantanément la vague. Ils culbutent, comme entraînés dans un tambour de machine à laver. Haut et bas se confondent. Les forces antagonistes menacent de séparer l'homme et l'enfant, mais Scott tient bon. Sa poitrine demande grâce, le sel calcine ses yeux. Le gamin dans ses bras a cessé de bouger. Un noir d'encre envahit l'océan. Plus d'étoiles, plus de lune. Scott relâche sa respiration, et un chapelet de bulles part à l'assaut de son menton et de ses bras. Il se tient la tête à l'envers. Dans un ultime sursaut, il parvient à se retourner pour gagner la surface.

Il émerge, suffoque, recrache l'eau de ses poumons. Un cri lui permet d'en expulser les derniers reliquats. L'enfant est inerte, la tête contre son épaule. Scott le fait aussitôt pivoter pour se mettre dans son dos. Il lui ceinture le torse et appuie de toutes ses forces jusqu'à ce que le gamin recrache à son tour le trop-plein d'eau salée.

Le gilet de sauvetage a disparu, avalé par la lame de fond. Scott soutient le gosse avec son bras valide. Le froid et l'épuisement l'accablent. L'espace d'un moment, il est tout juste capable de se maintenir à flot.

« C'était un super-méchant », murmure enfin le gosse.

Scott ne comprend pas immédiatement, puis il se souvient de leur conversation. Il avait dit à l'enfant qu'ils étaient des héros et que les vagues représentaient les méchants à combattre.

Un petit bonhomme courageux, songe Scott avec admiration. Entre deux vagues, il suggère : « Je mangerais bien un hamburger. Et toi ? »

— Je préfère la tarte, réplique le gamin.

— De quelle sorte?

— De toutes les sortes.»

Scott éclate de rire. Il n'arrive toujours pas à croire qu'ils aient survécu. L'euphorie persiste un moment. Son corps irradie d'une énergie nouvelle. C'est la deuxième fois qu'il affronte la mort cette nuit. La deuxième fois qu'il en réchappe. Il cherche l'étoile Polaire des yeux.

«Quand c'est qu'on arrive? veut savoir l'enfant.

— Dans pas longtemps.» En vérité, ils sont peut-être à des kilomètres de la côte. Le gamin claque des dents. «J'ai froid.»

Scott tente de le frictionner. «Moi aussi. Accroche-toi, d'accord?»

Il fait passer l'enfant sur son dos, tente de le préserver des éclaboussures. Le gosse s'agrippe au cou de Scott, qui sent son souffle au creux de l'oreille.

«Allez, on ne lâche rien», dit ce dernier. Il se parle à lui-même autant qu'au garçon.

Un ultime regard en direction du ciel, puis il se remet à avancer. Il adopte à présent la nage indienne, un côté du visage immergé dans l'onde ténébreuse.

Ses mouvements sont moins précis. Il progresse désormais par impulsions, incapable de trouver son rythme. Ni l'homme ni l'enfant ne peuvent s'arrêter de trembler. À chaque seconde, leur température corporelle baisse. Ce n'est qu'une question de temps avant que leur pouls faiblisse, que leur respiration ralentisse tandis que s'emballe leur muscle cardiaque. Bientôt, l'hypothermie établira ses quartiers. Un infarctus n'est pas à exclure. Le corps a besoin de chaleur pour fonctionner.

Et sans apport calorique, les organes abdiqueront les uns après les autres.

N'abandonne pas.

N'abandonne jamais.

Il ne s'arrête plus pour se reposer, ses dents s'entrechoquent mais il refuse de céder au découragement. Le poids de l'enfant menace de le faire couler alors il pédale encore plus fort malgré l'engourdissement qui gagne ses jambes. Autour de lui, la mer a des couleurs d'hématome. L'écume froide des vagues brille dans le clair de lune. Scott commence à avoir l'aine irritée. Les frottements ajoutés au sel accomplissent leur œuvre. Ses lèvres sèches se fendillent. Des mouettes s'en donnent à cœur joie au-dessus de leur tête, elles tournent dans le ciel comme des rapaces, se moquent d'eux en riant. Il leur souhaite intérieurement d'aller au diable.

Dans l'océan sinuent des courants d'une ancienneté inconcevable, d'une dimension prodigieuse. Ainsi en est-il de celui qui draine les eaux chaudes à partir du golfe du Mexique. L'Atlantique est un gigantesque échangeur autoroutier, un carrefour de rocade à multiples niveaux. Et au milieu de tout cela, semblable à un atome sur une petite tache au dos d'une puce, Scott Burroughs se démène, l'épaule en miettes.

Il a l'impression d'avoir nagé plusieurs heures lorsque l'enfant crie ce simple mot :

« Terre! »

L'espace d'un instant, Scott doute d'avoir bien entendu ; il n'est même pas sûr que son hôte ait parlé. Il doit rêver. Mais l'enfant pointe le doigt et répète :
« Terre! »

PRIX EDGAR ALLAN POE 2017

« Ce thriller vous attrape dès la première page
et ne vous lâche plus... »

JOANNA ROBINSON, *VANITY FAIR*

Avant la chute

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR ANTOINE CHAINAS

Un soir d'été, onze passagers embarquent à bord de l'avion privé de David Bateman, un magnat de la presse. Seize minutes plus tard, l'avion s'abîme en mer, au large de New York. Deux personnes survivent miraculeusement à la catastrophe : Scott Burroughs, un artiste peintre sur le retour, et JJ Bateman, quatre ans, désormais orphelin et héritier d'une immense fortune. Alors que l'enquête débute, la pression médiatique menace de rendre la situation incontrôlable. D'autant qu'on découvre des liens insoupçonnés entre les victimes... S'agit-il d'un simple accident ou d'une machination ?

NOAH HAWLEY

Né en 1967, Noah Hawley est un romancier, scénariste, producteur et réalisateur américain. Il rencontre le succès d'abord avec *Bones*, puis avec l'adaptation de *Fargo*, dont il est le créateur et qui a remporté le Golden Globe de la meilleure série. Il développe actuellement son premier long-métrage ainsi que la série *Legion* pour le studio Marvel.



NOAH HAWLEY
AVANT LA CHUTE

Cette édition électronique du livre
Avant la chute de Noah Hawley
a été réalisée le 20 mai 2019
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072840982 - Numéro d'édition : 347676).

Code Sodis : U23756 - ISBN : 9782072841026.

Numéro d'édition : 347680.